

Notes de lectures de Georges Leroy

novembre 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

La patience de Mauricette



★★★★☆

Lucien Suel

La Table ronde, 230 p., 18 €

Mauricette Beaussart, 75 ans, a disparu de l'hôpital où l'on soigne sa santé mentale. Son ami Christophe Moreel (de Comines) entreprend de la retrouver. Au fil de sa quête, le passé et le présent de Mauricette s'entrecroisent, tissant peu à peu le portrait d'une femme riche de ses grandes souffrances et de ses petits bonheurs. Quelle douceur émane de ce très beau roman, portrait d'une femme attachante, malmenée, avec l'âge, par une profonde dépression, qui met à mal sa santé mentale. Mauricette a un fabuleux sens des mots, une soif inextinguible d'apprendre et des amitiés fidèles. Mais un drame la hante, ressurgissant par bribes de souvenirs décousus, fragments de mémoire luttant pour sortir de la nuit... Le regard bienveillant que lui porte l'auteur,

la reconnaissance du rôle essentiel d'un accompagnement psychiatrique dans une unité d'Armentières, le rôle de l'écriture comme exutoire: autant d'éléments qui portent ce roman touchant et plein d'humanité du côté de la lumière.

La narration inclut des retours en arrière sur l'enfance de l'héroïne et les drames qui l'ont marquée. Entre chaque chapitre du roman, le lecteur découvre aussi le monologue intérieur de la patiente, une sorte de journal intime et instantané, un aperçu de sa souffrance intérieure. Un roman entre *Germinal* et *Bienvenue chez les Ch'tis*.

Le paradigme totalitaire



★★★★☆

Jean Chaunu

F.-X. de Guibert, 310 p., 25 €

Né dans les milieux d'opposition au fascisme, le concept de totalitarisme fait l'objet d'une

double approche de la part des intellectuels catholiques de l'entre-deux-guerres: une approche de l'État total et une comparaison entre les principaux régimes fascistes. Les appréciations différentes et complémentaires de ces régimes par W. Gurian et G. Fessard sont notamment étudiées, dans cet ouvrage accessible et intéressant.

Dans une grande fresque sur les années trente, l'auteur retrace le combat de l'intelligence chrétienne face à la naissance et au développement des grands monstres du XXe siècle que furent le nazisme et le communisme, ou plutôt des trois, car il convient de distinguer le fascisme de son «cousin germain». La grande révélation de cet ouvrage, c'est de montrer tout d'abord que la première prise de conscience du danger, on la trouve chez les intellectuels chrétiens. C'est là, et non ailleurs, que, très vite, on a perçu la nature profonde (religieuse et spirituelle) des grands totalitarismes et, sans doute, avec plus de clarté dans les trente années d'avant-guerre où le conflit armé n'avait pas encore en partie masqué l'essence des systèmes par les urgences militaires et les pesanteurs historico-politiques. Ce deuxième volume analyse plus particulièrement la notion d'État-

total: qualificatif attribué par ses opposants au fascisme, puis curieusement repris, et même revendiqué, par celui-ci. Ce concept, généralisé et commun aux trois grands systèmes fasciste, nazi et communiste, permet leur comparaison. Cette confrontation au nom de la « primauté du spirituel » permet de mettre en évidence les ressemblances entre les frères ennemis, à l'heure où le communisme s'érigait en chef de file de « l'antifascisme » et où le nazisme se revendiquait comme le champion de l'anticommunisme.

Le petit canard



★★★★☆

Jacques Laurent

Grasset, 148 p., 7,60 €

Académicien classé à droite, Goncourt en 1971, Jacques Laurent (ami de Mitterrand) connu aussi sous le nom de Cécil de Saint Laurent signe là un roman d'amour noir sous l'Occupation.

Pendant la « drôle de guerre », deux jeunes gens s'aiment avec passion sur la route du Sud, puis se détruisent dans le fracas d'une Europe à feu et à sang. Avec ce livre, Jacques Laurent a écrit un bouleversant roman dans la lignée du Diable au corps et de Thomas l'Imposteur. Adversaire de Sartre, il montre qu'un homme blessé affectivement peut emprunter des routes douteuses. « *Il n'y a que dans les livres de Sartre que l'homme choisit de vivre libre* »,

disait-il en évoquant ce roman à un journaliste... un très bon livre.

La mosquée Notre-Dame de Paris, 2048



★★★★☆

Elena Tchoudinova

Tatamis, 490 p., 20 €

Nous sommes en 2048 après Jésus-Christ. Toute la France est islamisée. Toute? Non! Car un maquis peuplé d'irréductibles chrétiens résiste encore et toujours à l'envahisseur... Le sombre décor planté par la romancière n'est pas sans rappeler la Gaule d'Astérix. En 2048 Paris, la France, l'ancienne Union européenne sont soumis à la charia. Car quand on commence à faire des concessions, on ne peut plus s'arrêter.

La cathédrale Notre-Dame de Paris n'est plus. Elle est transformée en la Mosquée Al-Franconi. Les chrétiens, qui étaient sortis des catacombes de Rome à mesure qu'ils évangélisaient l'Empire romain, sont rentrés dans celles de Paris - où ils continuent de célébrer la messe clandestinement - à mesure que la France s'islamisait. Ils y côtoient leurs ennemis d'avant l'islamisation de la France, les athées qui, fidèles à leurs principes, refusent la domination d'une nouvelle religion. En dépit de leurs dissensions, tous veulent reprendre l'ancienne cathédrale profanée, les uns pour y célébrer une dernière messe, les autres pour détruire cette nouvelle mos-

quée. L'occasion leur en sera donnée par l'intention du pouvoir islamique d'exterminer la population non-musulmane du ghetto de Paris, une information que leur aura transmise Slobodan, un espion serbe travaillant pour la Russie, demeurée orthodoxe et libre.

Ce qu'imagine l'auteur, c'est un scénario-catastrophe, celui dans lequel la culture occidentale, gréco-romaine et judéo-chrétienne, démocratique et libérale, serait totalement remplacée par la culture arabo-musulmane. Même sur le plan linguistique, l'auteur anticipe qu'un sabir arabisé se substituera graduellement à la langue vernaculaire de chaque pays européen. Si le livre présente l'avantage d'être écrit depuis une perspective russe, et donc extra-occidentale, il révèle la même sous-estimation de l'Europe et de l'Occident que celle qui prévaut à Moscou, où l'ancien Président et actuel Premier ministre de la Fédération de Russie avait affirmé, en 1995: « *La France deviendra dans moins de 20 ans la colonie de ses anciennes colonies...* »

Précisons que l'auteur ne voit l'influence qu'à sens unique, et qu'elle conclut des échanges, notamment migratoires, entre les pays européens et musulmans l'islamisation des premiers, alors que l'on assiste partout à une occidentalisation des seconds. Rappelons que la caractéristique majeure de la civilisation occidentale, qui la rend si perméable et si dominatrice est sa capacité à s'approprier ce qui lui est étranger, à faire siens les apports d'autres civilisations, à synthétiser plusieurs influences pour leur imprimer sa marque, ce que Rémi Brague a mis en lumière dans Europe, la voie romaine. Même au plan religieux, il est notable que les musulmans prosélytes mettent en

avant des valeurs chrétiennes: amour, tolérance, paix. Mais n'est-ce pas pour mieux nous piéger (cf. débat dur la burqa) ?

Il n'en reste pas moins que ce scénario catastrophique peut advenir, si toutefois les Occidentaux cessent d'affirmer ce qui fait l'identité de la civilisation occidentale, à savoir son triple héritage grec, romain et chrétien, et toutes les valeurs qui en découlent. Car la capacité d'absorption, d'assimilation de l'Occident, n'est possible que si les apports étrangers sont soumis au crible des valeurs. Et c'est probablement le problème de l'Occident contemporain. Au faite de sa puissance, l'Occident continue dans son ensemble à être dominé par l'idéologie mondialiste, alors même qu'une réaffirmation de ce qui fait à la fois sa singularité et son universalité serait nécessaire pour répondre au défi posé par une religion aussi globalisante que l'islam. Bref, le scénario de ce roman correspond à ce qui arrivera si les Occidentaux ne réaffirment pas les valeurs qui le définissent. Et il est vrai que le temps presse.

Henry de Montherlant



★★★★☆

Collectif

Atelier du roman, n° 58

Flammarion, 236 p., 15 €

Selon les contributeurs, H. de Montherlant fait partie de ces auteurs que l'art institutionnali-

sé du XXe siècle a essayé d'effacer des mémoires. Raison de plus pour lire son œuvre.

Certains font grief à Montherlant de sa prudence, de sa pusillanimité. Gabriel Matzneff s'en étonne: « *Bizarre, car en ce qui me regarde, parmi les aînés que j'admire, Montherlant est au contraire, avec Byron et Nietzsche, un de ceux qui m'ont insufflé le courage et la force de vivre mes passions à fond la caisse* ». Philippe de Saint-Robert précise: Montherlant a aimé le sport, et n'a jamais regretté de l'avoir aimé. Mais, dès l'époque des Olympiques il porte sur lui et sur l'usage qu'on en fait des jugements qui sont d'une consternante actualité. Comme le savent parfaitement tous ceux qui l'ont donc peu ou prou fréquenté: avec Montherlant, les ombres et les lumières ne cessent d'alterner. Il semblerait bien, d'ailleurs, qu'il s'en soit fait une méthode: dire tout et son contraire par souci de spontanéité intime et d'exacerbation de « l'être vrai ». Pour Patrick Grainville, « *chez Montherlant, c'est ce côté Peter Pan qui m'aime plus que le côté Parthénon. Quitte à lui trouver une ascendance grecque, je le tire volontiers vers la Crête du Minotaure plutôt que vers la Cité classique* ». La tauromachie est pour Montherlant le théâtre, « l'auto-sacramental » où, portées au paroxysme d'intensité, se trahissent les passions élémentaires d'un homme face au danger, ce que Stendhal admire par-dessus tout chez les caractères de la Renaissance. Pour Charles Dantzig la supposée filiation Chateaubriand-Barrès-Monther-

lant lui paraît un des n'importe-quoi répété sur Montherlant.

Mais revenons un peu sur le parcours de cet écrivain qui a traversé le XX^es.

Issu d'une famille picarde appartenant à la bonne bourgeoisie, Henry Millon de Montherlant envisage très tôt de faire œuvre d'écrivain. Ce sera d'abord l'expérience du journal intime (détruit à la fin de sa vie). Son père décédé, son éducation est laissée à la charge de sa mère qui lui donnera le goût de la littérature. *Quo Vadis?* dont elle lui fait la lecture, marquera l'ensemble de sa vie et lui fournira les thèmes qu'il abordera tout au long de son œuvre (l'amitié, les taureaux, Rome et le suicide). Son renvoi en 1912 du collège Sainte-Croix de Neuilly-sur-Seine lui fournit le thème de deux de ses œuvres, *La Ville dont le prince est un enfant* (1951) et *Les Garçons* (1969).

Nourri dans sa jeunesse par la lecture de Nietzsche et Barrès, il trouve un idéal dans le courage et les vertus antiques. Il torée en Espagne avant 1914. Durant la Première Guerre mondiale, il ne combat pas, mais est affecté (tardivement) au service auxiliaire, ce qui lui vaudra une blessure par éclats d'obus, sujet qu'il exploitera dans sa première pièce *L'Exil*, écrite dès 1914. Après la guerre, il devient secrétaire de l'Œuvre de l'ossuaire de Douaumont. Dans les années 1920, il se tourne vers le sport, notamment l'athlétisme et le football, et fréquente les stades, où il renoue avec la fraternité des tranchées et s'exalte à la vue des corps des athlètes (cf. *Les Olympiques*).

Admirateur des civilisations du bassin méditerranéen (Rome antique, Espagne, civilisation arabe), il y fait de nombreux voyages. Il vit même quelques années durant dans l'Algérie coloniale et cohabite un temps avec André Gide à Alger, dans les années 1930. Son œuvre intitulée *La Rose de Sable*, où il dénonce les excès de la France coloniale, verra sa publication étalée sur une trentaine d'années jusqu'en 1968. Montherlant se défie de l'amour et des femmes, avec lesquelles il est toujours sur la défensive. Il analyse la psychologie féminine dans les quatre romans qui forment le cycle romanesque des *Jeunes Filles* et qui seront vendus à des millions d'exemplaires, grâce au public féminin.

Patriote sans être nationaliste, il décrit dans *Le Songe* le courage et l'amitié des combattants. Dans les années 1930, il invite par de nombreux articles et ouvrages à intervenir contre l'Allemagne nazie (1936, puis 1938). *L'Équinoxe de Septembre* sera interdit par l'occupant. *Le Solstice de Juin*, consacré à la bataille de France en mai-juin 1940, qu'il couvre comme reporter, lui vaudra la réputation de collaborateur et des ennuis à la Libération. En rupture avec la société contemporaine, cherchant à transcender les luttes partisans, il se consacre à l'écriture de son théâtre. Il y peint la grandeur et la misère des hommes et des femmes d'honneur, tiraillés par leurs passions, souvent trahis et perdus. Durant la période de l'après-guerre, il est également l'auteur de nombreux dessins réalisés à la mine de plomb, des esquisses représentant tour à

tour des scènes de tauromachie, des hommes en habits de lumière et quelques nus. Il renoncera cependant au dessin, expliquant que « *tout ce qui n'est pas littérature ou plaisir est temps perdu* ».

Fait rare, mais non pas unique dans l'histoire du Quai Conti, Montherlant est élu en 1960 à l'Académie française sans en avoir fait expressément la demande.

Devenant quasiment aveugle à la suite d'un accident, il se suicide le jeudi 21 septembre 1972 à son domicile du 25, quai Voltaire à Paris, conformément aux principes romains développés tout au long de son œuvre et « *pour échapper à l'angoisse de devenir aveugle subitement* ». De cette mort volontaire, Julien Green écrit quelques jours plus tard : « *Ayant inventé un personnage tout de bravoure et d'éclat, [Montherlant] a fini par le prendre pour lui et s'y est conformé jusqu'à la fin.* »

Ses cendres sont dispersées à Rome, sur le Forum, entre les pierres du temple de Portunus (ou temple de la Fortune virile) et dans le Tibre, par Jean-Claude Barat, son héritier, et Gabriel Matzneff, son exécuteur testamentaire.

Comme le met en évidence son principal biographe, Pierre Sipriot, Montherlant, durant sa vie, s'est souvent avancé masqué, cultivant une forme de secret. Par exemple sur sa date de naissance, qu'il a falsifiée, se ra-jeunissant d'un an (il a, de plus, voulu naître le 21 avril, jour de la fondation de Rome et même l'Académie française s'y est perdue puisqu'elle donne dans sa

notice officielle la date du 30 avril), ou dans le domaine de sa vie privée : il entretenait une double vie (cf. Roger Peyrefitte) appréciant la compagnie des jeunes hommes. La révélation posthume de ces faits a modifié l'image qui dominait à son sujet de son vivant.

Petit éloge du catholicisme



★★★★☆

Patrick Kéchichian

Folio, 310 p., 2 €

Ce petit livre est un grand bonheur. Ce qui frappe immédiatement c'est la joie de l'auteur à célébrer sans retenue le catholique qu'il est maintenant devenu. Avec une assurance impavide et une totale modestie à la fois. Il joue à fond le genre de l'éloge qui dilate le cœur dans une gratitude sans réserve. « *Tant qu'à faire d'être catholique, autant l'être absolument* ». En une quarantaine de petits chapitres allègres, il s'émerveille sans se lasser de toute la richesse qui est maintenant la sienne, avec la liberté de celui qui n'a pas toujours connu les codes de la communauté.

En effet, parti de rien, c'est-à-dire de Cioran et de son nihilisme pertinemment brocardé comme celui d'un poseur, il s'est précipité au pied de la Croix avec la ferveur et l'inspiration des grands convertis, avec ce qui est plus rare, une humilité joyeuse. Car l'au-

teur est à la fois un mystique dont l'expérience est parlante bien au-delà des chapelles et un fidèle paroissien à l'aise dans ses baskets bénites, même s'il fait entendre une voix sûre et neuve. Les artistes et les intellectuels catholiques dignes de ce nom, sont hélas, mille fois moins nombreux aujourd'hui en France que ceux qui garnirent les rangs de (l'extrême) gauche en France en 68! Si l'auteur s'appuie sur les grands noms, toutefois, il ne peut citer pour la période actuelle que quelques noms (Jean-Luc Marion et Jean-Louis Chrétien).

Certes il y a des omissions criantes, des trous profonds, des impasses voire le contournement d'immenses massifs. Néanmoins, le but de l'auteur est de témoigner d'un bouleversement intérieur, la foi, qui, peu à peu, s'est constituée, dans sa vie, en lignes de pensée, de conduite morale, en horizon. Le témoignage d'un bouleversement intérieur qui constitue une ligne de conduite animée par la foi catholique. Une grâce d'écriture irrésistible.

La philosophie en France au XX^e siècle



★★★★☆

Frédéric Worms

Gallimard (folio), 656 p., 9,60 €

Dans les années 1960, lorsque la linguistique devait fournir un modèle pour les

sciences humaines et sociales, les jours de la philosophie semblaient comptés. A la métaphysique devaient succéder les digressions sur les règles de la parenté ou les graphiques de la sociologie. Le mérite du livre de Frédéric Worms, spécialiste de Bergson et professeur à Lille-III, est de rompre avec cette vision simpliste. À l'autre bout de cette histoire, dit-il, des problématiques émergentes comme celles du vivant et de la justice ont conservé leur éclat sous la lumière de la philosophie, alors que les sciences humaines sont à leur tour entrées en crise, à l'heure des sciences cognitives.

Peut-être parce que, notamment en France où la tradition épistémologique est forte, la philosophie ne s'est pas contentée d'éclairer les domaines de l'anthropologie, de la sociologie ou de la psychanalyse, mais a étendu ses enquêtes aux sciences de la nature, ce dont témoigne l'intérêt actuel des philosophes pour la bioéthique.

L'auteur avertit le lecteur que dans chaque « *moment* » philosophique, les « *reprises* » théoriques comptent au moins autant que les ruptures. Pour lui, c'est autour de problèmes et non d'auteurs ou de modes intellectuelles que ces « *moments* » se cristallisent. Une reformulation desdits problèmes permet de penser, de l'intérieur des œuvres, le passage d'une époque à une autre.

Si la question de l'« esprit » occupe les trois premières décennies du XX^e siècle, autour de Bergson ou de Léon Brunschvicg, celle de l'« existence » prend le relais avant et après la

seconde guerre mondiale (autour de Sartre, Merleau-Ponty ou Camus), pour être remplacée à son tour par la « structure » (Lévi-Strauss, Barthes) et ses critiques (Deleuze, Derrida, Lyotard). Certes, ces grandes divisions auraient quelque chose d'arbitraire si l'ouvrage ne savait fort bien rendre la diversité foisonnante de ces décennies, tout en montrant avec pertinence comment les philosophes français ont bien plus travaillé en relation avec les grands mouvements étrangers qu'on ne l'aurait cru.

De cette intrication transfrontalière témoignent des amitiés théoriques et personnelles: celle de Bergson et de William James par exemple. En atteste encore le voyage en Allemagne de Sartre et d'Aron à l'orée des années 1930 où ils découvrent, après Levinas, la phénoménologie de Husserl et la pensée de Heidegger. L'introduction triomphale de la déconstruction derridienne sur les campus américains, dans les années 1980, est une autre illustration de porosité d'une philosophie hexagonale qui ne saurait être définie comme exclusivement « française ».

Bien sûr, les choix de l'auteur entraînent parfois quelques oublis. Ainsi les noms de Weil, Maritain, Gilson, Mounier, Marcel, Jousse, Ricœur sont étonnement absents. Comme s'il n'y avait de philosophie que coupée de la religion. De même le « moment » de la fin des années 1970 aurait-il pu inclure le profond renouvellement de la philosophie politique qu'ont amené des démarches originales comme celle de Pierre Clastres, Claude

Lefort ou Cornelius Castoriadis. Mais le chantier reste ouvert...

Porc ou cochon? les faux-semblants



★★★★☆

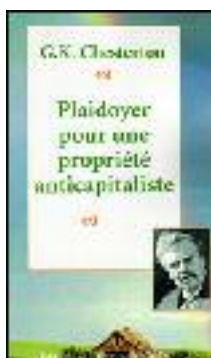
Jean-Loup Chiflet

Chiflet & Cie, 190 p., 12,95

Cela fait des années que Jean-Loup Chiflet se moque du monde. « *Grammairien buissonnier* », s'éditant lui-même, il ne recule devant rien. Son cahier de vacances pour adultes de 17 à 117 ans avait été un succès de l'été 2007. « *Humoriste, anglophile, bibliophile et claustrophobe* », il a écrit trop de livres pour pouvoir en établir un décompte exact. On lui doit, entre autres, un Dictionnaire des mots qui n'existent pas, le fameux *Sky my husband!* (« Ciel mon mari ! ») et, bien sûr, *Le Coup de Chiflet*. Il y a quelques années, ce joyeux luron s'était intéressé aux nuances de la langue française, dans "Nouilles ou pâtes?" Son dernier-né, "Porc ou cochon?" est différent. Ici, il ne s'agit pas de nuances mais d'apparences trompeuses. Employer, par exemple, le verbe croasser pour coasser, c'est prendre le crapaud pour un corbeau. Aussi grave que de confondre cyclone et tornade, parodie et pastiche ou Luther et Calvin. On l'aura compris: il y a, ici, à boire et à manger. Avec talent, l'auteur s'amuse et mêle voire mélange allègrement confusions et contresens.

Les 300 exemples, qui donnent lieu à des notices plus ou moins farfelues, concernent aussi bien des homonymes (appât et appas, balade et ballade...) que des notions antagonistes (amont et aval, bâbord et tribord...) ou fausement similaires (pirate et corsaire, décade et décennie...). Souvenez-vous que « deuxième n'est pas synonyme de second: qui dit second exclut un troisième. Et devinez qui est arrivé en premier dans la langue française? C'est second, qui date du XIIe siècle. Deuxième est arrivé en second... »

Plaidoyer pour une propriété anticapitaliste



★★★★☆

GK Chesterton

Ed. de l'Homme nouveau,
2410 p., 22 €

Inédit en langue française, ce livre est l'un des principaux ouvrages de réflexions politiques de Chesterton. Dans ce recueil d'essais de 1926, le grand écrivain britannique, que la France redécouvre actuellement, s'emploie à dessiner sans dogmatisme les principes qui pourraient guider une société vraiment humaine entre les écueils du totalitarisme collectiviste et du chaos d'un capitalisme "bling bling" qui ne profite qu'à des privilégiés. Ce n'est pas une mince surprise de constater qu'en usant

des mots qui sont les siens, Chesterton avait déjà pensé la crise de l'environnement, la faillite des banques, la perversité du système de la grande distribution, la destruction de l'agriculture!

Trois ans avant la crise de 1929 et la longue dépression économique qui a suivi, et des décennies avant notre crise actuelle, l'auteur a vu les faiblesses intrinsèques du système libéral capitaliste. Il écrivait: « *Le capitalisme est en train de s'effondrer, et d'une certaine manière nous n'en sommes pas fâchés. L'idéal serait que les parties qui le composent se dissocient de l'ensemble et reprennent chacun leur autonomie* ». Chesterton explore plusieurs voies pour cette réforme du capitalisme. Il prône un « retour à la terre », pour retrouver les valeurs du travail au rythme des saisons et de la propriété individuelle. Il défend « *la renaissance du petit commerce* » contre le grand magasin incite à consommer toujours plus sous de fallacieux attraits (« on trouve de tout », « c'est moins cher », etc.). Il est partisan de la diffusion de la propriété, y compris la propriété des entreprises et donc par ce qu'on appelle aujourd'hui l'intéressement (et ce que Chesterton appelle « *la division des profits* »).

Chesterton n'était pas contre le capitalisme en général, il était hostile aux monopoles qui font disparaître la propriété et la responsabilité. Avec la philosophie de la gratitude qui le caractérise tant, émaillant ses propos d'un feu d'artifice de paradoxes révélant la complexité des choses, l'auteur propose la large distribution de la propriété comme facteur de justice sociale et de développement économique maîtrisé.

Présentation de la France à ses enfants



★★★★☆

François-Georges Maugarlone

Grasset, 300 p., 19 €

De ce François-George Maugarlone, jadis plus connu sous le nom de François George – jusqu’au « vœu de silence » qui l’exila de l’univers médiatique à la fin des années 1970 – on peut s’attendre à tout. Rebelle, misanthrope, sartrien, aronien, jankelévichien, président de la Société des amis d’Arsène Lupin, il est désormais retraité de l’Assemblée Nationale. Il écrit et pense en totale liberté. La France, pour qui sait la voir et la sentir, est un « espace » où les signes se superposent, et y circuler revient souvent à remonter le temps. En faisant l’inventaire littéraire de son pays, l’auteur part ainsi à la recherche de lui-même et dresse son propre bilan face au miroir d’un sol, d’une terre, qui, s’ils « ne mentent pas », sont ici fort peu barrésiens... Car l’auteur appartient à un courant où Chateaubriand s’associe à Sartre; et de Gaulle à Vercingétorix.

D’instinct, il sait rencontrer Montaigne en son Périgord, Pascal à Port-Royal, Rimbaud dans les Ardennes, Proust à Illiers-Combray, ou Céline à Meudon. Maniant l’insolence aussi bien que l’érudition, il permet même d’écouter l’improbable dialogue

de Nietzsche et de Francis Blanche sur le chemin d’Eze... Histoire, géographie, littérature, philosophie se donnent rendez-vous au cours d’une étrange pérégrination: celle d’un Français qui, avec son héritage de rêves, de savoirs, de souvenirs, entre à son rythme dans le troisième millénaire. L’auteur invite à aller, dans ses pas, à la rencontre des grands auteurs disparus dans les terres de France qui ont nourri leur inspiration. Un livre où le paysage souffle la légende.

Un roman français



★★★★☆

Frédéric Beigbeder

Grasset, 282 p., 18 €

Ce livre pourrait être le récit du passage à l’âge d’homme, la mue d’un gamin immature en adulte pacifié.

Le 28 janvier 2008, Frédéric l’écrivain media-choc, le personnage public, le noceur, est interpellé pour usage de stupéfiants sur un capot de Chrysler noire, dans la rue. Il aggrave son cas en fuyant la patrouille de police! On ne peut s’empêcher en bon moraliste de se dire que c’est bien fait. On nous pardonnera de ne pas compatir une seule seconde avec un type qui a toutes les cartes en main et les gardera, quoi qu’il arrive. Revanche sociale? Ce n’est pas ce qui gâche la lecture du livre de toute façon. En garde à vue, dans une cellule puante de

deux mètres carrés, on a le temps de réfléchir. Qui est-on? Qu’a-t-on pu faire entre 0 et 18 ans? De qui suis-je né? Pourquoi suis-je amnésique?

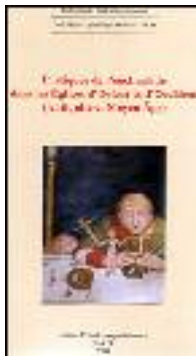
C’est l’histoire d’un pays qui a réussi à perdre deux guerres en faisant croire qu’il les avait gagnées, et ensuite à perdre son empire colonial en faisant comme si cela ne changeait rien à son importance. Voilà pour la période. C’est l’histoire d’une Emma Bovary des seventies, qui a reproduit lors de son divorce le silence de la génération précédente sur les malheurs des deux guerres. C’est l’histoire d’un homme devenu un jouisseur pour se venger d’être quitté, d’un père cynique parce que son cœur était brisé. Voilà le cadre familial.

Commence donc un roman français, une généalogie aux doux noms de pays qui va chercher du côté du Béarn (le père) où une élégante maison familiale, la Villa Navarre, reçoit Paul-Jean Toulet et Paul Valéry, et touche à l’aristocratie désargentée par la mère (Périgord). Alors que gémissent les compagnons de cellule, Frédéric se souvient enfin, de l’histoire de France et d’un slow, d’une plage à Biarritz et du divorce, de la timidité et de la célébrité.

Ce livre est construit par des allers-retours entre la vie des Beigbeder (aristocratie basque vendeuse de spa, fortunée, devenue par la « force du destin » haute bourgeoisie capitaliste: entendre petite décadence et gros moyens, mal-être Lacoste entre New York, Neuilly et non-dits post-catholiques) et la souffrance du gardé à vue qui découvre (un peu) les lois du plus faible. C’est un livre où, par des jeux de miroirs complexes (mis en abîme), l’auteur s’aperçoit que derrière chacun de ses éclats (de rire, médiatiques) se cache en

réalité un homme, sinon qui pleure, du moins qui souffre. On pourra se moquer facilement des soi-disant douleurs d'un nanti à qui tout aura réussi : la mélancolie, la tristesse, le chagrin n'obéissent à aucune condition sociale, de même que le grand écrivain n'est jamais celui qui endosse l'officielle panoplie du maudit génie. L'auteur apparaît comme un naufragé du présent. Il recompose son passé et a peur de l'avenir. Néoclassique sur sa forme, le roman est une autobiographie soignée.

Pratiques de l'eucharistie



★★★★☆

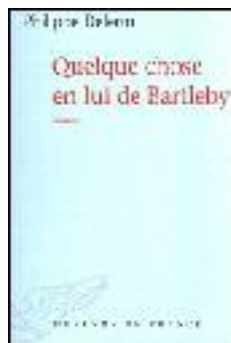
Bériou, Caseau et Rigaux

Brépols, 2 vol., 1 336 p., 67 €

Une pléiade d'historiens de renom, attentifs aux apports des sciences humaines, ont œuvré à la composition de cet ouvrage d'une très grande qualité et qui fait la part belle à l'iconographie. De l'institution de l'eucharistie à ses réceptions par les sociétés d'Orient et d'Occident, un parcours structuré invite à explorer la riche complexité du thème, fondamental au regard de la culture et de la religion chrétienne, à la faveur de dossiers nourris qui portent sur les lieux de culte et les espèces eucharistiques, les normes et les rituels, la dialectique de la communion et de l'excommunication ; sur les situations de frontière, sur les multiples modalités

de l'expression du culte et de la dévotion jusqu'à l'inversion du défi de Satan, sur la présence discrète, enfin, de la doctrine eucharistique dans les donations pour le salut de l'âme, dans l'image du crucifix, la quête du Graal, l'effusion des larmes, et la célébration du mystère trinitaire. L'ouvrage, de plus de 1 300 pages, une somme donc, est équipé de tous les instruments de recherche et de consultation attendus d'un travail scientifique ou universitaire de cette ampleur (bibliographie, glossaire, tables et index variés). Un livre très complet destiné à un public averti ou passionné.

Quelque chose en lui de Bartleby



★★★★☆

Philippe Delerm

Mercurie de France, 150 p., 14,50 €

Un héros de Philippe Delerm qui tient son blog ? Cela ne lui ressemble pas. Un peu comme si la première gorgée de bière s'était transformée en quelque chose de terriblement actuel. Et pourtant, Arnold Spitzweg est bien de ceux qui couchent leurs émotions sur l'écran d'un ordinateur à destination du plus grand nombre.

Le titre fait référence au héros de la nouvelle de Melville, le scribe qui refuse peu à peu de faire ce que son patron lui demande. En effet, Spitzweg a bien en lui une petite part de Bartleby lorsqu'il

décide de baptiser son blog www.antiaction.com, une invitation éhontée à la résistance passive en ces temps frénétiques. Spitzweg n'est pourtant pas du genre à se faire remarquer. Cet Alsacien monté à la capitale, employé de la Poste (et qui n'en retire pas de satisfaction) est l'« archétype de l'homme moyen, banal, interchangeable » pour ses collègues. Il était amoureux de sa petite voisine lorsqu'il était enfant. Il a eu une brève histoire avec une collègue. Bref un solitaire pas très intelligent ni spécialement cultivé.

Mais il aime Paris, où il vit, et possède un petit brin de plume, une façon de capter des instants, des moments du quotidien, et de leur insuffler un petit quelque chose quand il les écrit. Il distille donc ses confidences sur la Toile. Et son blog met le feu aux poudres. Les internautes, les femmes surtout, raffolent de ses petites histoires où l'on apprend à goûter à la vie, et le lui écrivent. Les médias flairent le phénomène et Spitzweg devient presque un héros malgré lui.

Derrière la petite histoire, le romancier épingle avec finesse les travers de la société actuelle, ceux qui parlent haut et fort, ceux qui ne cessent de s'agiter et de courir. En font les frais, pêle-mêle, les cyclistes parisiens, les joggers impénitents, le principe de précaution, les débats radiophoniques qui sollicitent les auditeurs... Mais il ne faut pas attendre l'auteur sur le terrain de la raillerie facile. L'auteur parvient à épingle presque avec grâce. Ce qu'il distille comme contrepoison à cette agitation ambiante n'en a que plus de saveur. Avec toujours ce sens inimitable de la formule. Une aimable réflexion sur la virtualité et une fantaisie rafraîchissante.